

RÉCIT de ce qui s'eſt paſſé à PAU le 13 Juillet 1788, à l'arrivée de M. le duc DE GUICHE.

Et Harangue du peuple Béarnois, en lui préſentant le Berceau d'Henri IV.

MONSIEUR le duc de Guiche eſt arrivé ici pour tâcher de tout pacifier ; il eſt porteur d'une branche d'olivier ; il vient avec l'eſpoir de maintenir la province dans tous ſes privileges, bien réſolu de n'exercer aucun acte d'autorité ni de rigueur contre aucun membre du parlement ni de la nobleſſe ; il vient demander des députés au corps de ville, qui iront à Paris ſolliciter grâce du roi pour le peuple, qui, par force & d'autorité, a rétabli le parlement dans ſes fonctions. Il demande à ce même parlement de ceſſer momentanément de s'aſſembler & de rendre la juſtice : que le roi exige cette marque de ſoumiſſion & de reſpect, & que de ſuite les états de la province aſſemblés demanderont ſon retour ; ce qui ſera accordé, & qu'il ſera rétabli comme avant la ſéance du 8 mai dernier. C'eſt ainſi que M. le duc de Guiche ſe préſente ; il ſe montre uniquement comme conciliateur, n'ayant aucun pouvoir de rien terminer lui-même, & ayant aſſuré le roi qu'il ne ſe chargeoit de cette commiſſion que dépouillée de tout acte de rigueur & de ſévérité ; qu'il étoit Béarnois, qu'il tenoit aux privileges de ſa patrie, & que ſi cette démarche devoit être ſuivie de quelque acte de force, qu'on lui adreſſeroit quand il ſeroit en Béarn, il ſupplioit le roi de permettre qu'il ne l'exécutât point, & qu'il prévenoit Sa Majeſté que dans ce cas il ſe retireroit ſans attendre ſon congé, pour ſe rendre auprès d'Elle, & pour y devenir le défenſeur le plus zélé des conſtitutions de ſon pays. A ſon arrivée, il a été conduit à l'hôtel de M. préſident Duplan, où il loge, par plus de vingt mille ames, qui ont gardé le plus morne ſilence ; on n'a pas entendu un ſeul cri de vive le roi ; il ſembloit qu'on lui diſoit : Nous voulons ſavoir ce que vous venez faire ici, avant de nous livrer à la joie ; nous ne vous ſuivons que pour

veiller ſur vous. M. le duc de Guiche n'a ceſſé de leur dire les choſes les plus honnêtes & les plus conſolantes. Alors une partie du peuple s'eſt rendue au château ; il a été y chercher le berceau d'Henri IV, que l'on avoit décoré de guirlandes, de perles, & de pierres précieuſes. Quatre payſans de quatre vallées différentes ſe ſont chargés de ce dépôt précieux : il étoit ſuivi d'un jeune homme, habillé dans le coſtume de notre bon roi Henri : tous les inſtruments qui ſe ſont trouvés dans la ville le précédoient : on l'a porté à minuit chez M. le duc de Guiche. Dès qu'on l'a ſorti du château, d'où on n'a pu le prendre qu'après avoir donné quatre otages ; dix mille claquements de main, autant de vive Henri IV ; ſe ſont élevés dans les airs ; tout ce peuple attendri répétoit : Ce bon roi nous a accordé nos privileges ; ſon ſucceſſeur, à ſon exemple, nous les conſervera. C'eſt ainſi qu'au milieu de la joie & de l'alégreſſe publique, on a porté ce gage de l'amour des Béarnois ; on les a vus même, de diſtance en diſtance, ſe précipiter à genoux quand le berceau paſſoit, & adreſſer leurs vœux au ciel pour le bonheur de ce bon Henri IV. Tant il eſt vrai que le peuple, au milieu de ſon efferveſcence, raiſonne quelquefois parfaitement bien ! On le voit ici, au moment de l'arrivée de M. le duc de Guiche, lui refuſer des applaudiſſements, quoique tous les cœurs Béarnois ſoient dévoués de tout temps à cette maiſon : on ne connoiſſoit pas ſes intentions ; on ignoroit l'objet de ſa miſſion ; on ne faiſoit que le préſumer. Dès qu'on en eſt inſtruit, on vole au berceau, tous les cœurs s'attendriſſent, l'expreſſion des plus tendres ſentiments s'exalte ; on rend hommage à la mémoire du bon roi ; on porte ſon berceau, comme le tréſor le plus précieux du peuple Béarnois ; chez M. le duc. Le jeune Henri harangue M. de Guiche, & lui demande d'être le protecteur de la province : « Vous » êtes, lui dit-il, citoyen, vous êtes notre compatriote ; » en défendanr nos droits, vous ſoutenez les vôtres : nous » ne ſommes pas des ſujets rebelles ; mais nos conſtitu» tions nous ſont cheres ; nous les défendons : il faut nous » les conſerver. Dans ce berceau eſt né notre pere ; voyez » comme nous l'aimons : nous ne demandons pas mieux » que d'aimer de même Louis XVI » M. de Guiche répondit des choſes dignes de la bonté de ſon ame ; il jura qu'avant tout il étoit patriote, que jamais il ne dérogeroit à ce titre. Il demanda au jeune Henri ; « Mon ami, qui

» vous a fait votre harangue » ? Celui-ci répondit : « M. le » duc, je ne parle jamais que d'après mon cœur ». Il le salua & se retira. Le berceau le suivit, & on le rapporta au château dans le même ordre. M. le duc de Guiche l'accompagna jusque dans la rue ; & ce fut alors que l'on entendit dans toute la ville, pour la premiere fois, des cris répétés : Vive le duc de Guiche ! vive le roi ! vive la maison de Gramont ! Voilà le narré fidele de cette scene vraiment attendrissante. On n'avoit encore rien proposé à MM. du parlement, au départ du courrier ; il devoit s'assembler en commissaires le 14, chez M. le le premier président, pour y entendre M. le procureur-général, qui avoit eu une longue conférence avec M. le duc de Guiche. Ces MM. sont dans un moment bien délicat, & dont ils sentent tout le poids. Toute la nation a les yeux sur eux ; ils ont tâché jusqu'a présent de se bien conduire ; ils ont évité les suites funestes de la révolte du peuple ; ils esperent que l'unité des principes, la bonté de leur cause, leur union la plus parfaite, les mettront à l'abri des reproches de la postérité.

HARANGUE du peuple à M. le DUC DE GUICHE.

QUATRE JEUNES GENS, précédés d'une brillante harmonie, & suivis d'un Peuple innombrable, portoient le Berceau d'Henri IV, que toutes les Dames de la Ville avoient magnifiquement orné à l'envi. Un jeune homme, habillé à la Henri IV, portant la parole, a dit :

MONSIEUR LE DUC,

VOILA le berceau de notre Henri ; l'ombre de ce grand roi veille sur sa patrie, & le Béarnois sent couler dans ses veines le sang de ses ancêtres, qui ont mis les Bour-

 810

bons ſur le trône. Nous ne ſommes pas des rebeles ; nous réclamons, ſous cette enſeigne ſacrée, notre contrat & la foi des ſerments d'un roi que nous aimons. Connoiſſez nos ſentiments : le Béarnois eſt né libre, il ne veut pas mourir eſclave ; *le Béarnois eſt pauvre, mais il a bon cœur* ; ce grand roi l'a dit : il ſera volontiers à ſon roi le ſacrifice de ſa fortune ; mais un peuple qui ſouffre a le droit de lui rappeller ſon contrat & les loix conſtitutives de la monarchie. Qu'il tienne tout de notre amour : notre ſang eſt à lui, à la patrie ; nous le prodiguerons contre les ennemis de l'état. Viendroit-on nous arracher la vie, quand nous défendons notre liberté ? Votre préſence, Monſieur le duc, ramene la confiance en ces lieux ; vous n'êtes pas entouré de cet appareil militaire, qui irrite le peuple, & aigrit des maux que la modération ſeule peut guérir ; auſſi la patrie vous compte avec joie parmi ſes enfants ; votre auguſte maiſon fut toujours la gloire de cette ſouveraineté, & ſon appui auprès du trône. Sous Louis XIII, un ſyſtême deſtructeur des propriétés alloit s'étendre juſqu'à nous ; on vouloit ſupprimer nos Etats ; un de vos illuſtres ancêtres éclaira la juſtice du roi, & il nous apporta lui-même la confirmation de nos privileges. Le peuple revoit en vous le digne ſucceſſeur de ſes vertus ; il ſait avec quel zele vous avez voulu, dans cette révolution déſaſtreuſe, défendre ſes conſtitutions ; & il ne craint pas que votre main ſoit armée pour les détruire : il étoit réduit au déſeſpoir ; maintenant il vous voit, il eſt tranquille ; il met toute ſa confiance dans votre patriotiſme : votre nom ſeul eſt pour lui le garant de la juſtiee.

Réponſe de M. DE GUICHE.

COMME vous, Meſſieurs, je ſuis Béarnois juſqu'au dernier ſoupir ; & je ſuis Gramont : je ne me ſerois pas chargé d'ordres déſagréables : ſoyez tranquilles, je viens vous faire du bien.

Le peuple a crié auſſi-tôt : *Vive le Roi ! vive M. le duc de Guiche !*

M. le duc, qui, à la vue du berceau, avoit été ſaiſi d'un friſſon, l'a examiné fort long-temps avec une religieuſe tendreſſe, il a traverſé une grande cour, pour le ſuivre juſque dans la rue ; & tout le monde s'eſt retiré, en diſant : « C'eſt un Béarnois ! c'eſt un Gramont » !